

Notes additionnelles de Pierre Duroisin

1946

15 mars 1946 : Pour Charles Demogeot voir la lettre du 28 août 1943.

6 novembre 1946 : « Le Saint-Just est admirable... » – On ne sait à quelle édition de Saint-Just ou à quel ouvrage le concernant P. fait ici allusion, mais au moins peut-on dire que la première et la troisième citation se trouvent dans les *Fragments posthumes d'Institutions républicaines* et que la seconde citation est extraite du *Discours concernant le jugement de Louis XVI* que Saint-Just prononça le 13 novembre 1792 à la tribune de la Convention.

16 novembre 1946 : « Peut-être cette interdiction d'un an, loin de vous nuire, vous sera-t-elle favorable... » – Il s'agit de la sanction qui venait d'être prononcée par le Comité national d'épuration des gens de lettres, auteurs et compositeurs, une instance officielle où les accusés étaient jugés par leurs pairs. « Je passai devant ce comité en octobre 1946, dira M. dans l'*Avertissement* à son *Mémoire* de 1948. Mes pairs, mes juges, y devaient être MM. Ambrière, Audisio, Brémond, M^{me} Saint-Clair, MM. Szjeffer, Vildrac. Deux seuls d'entre eux se présentèrent à l'audience. Ces deux me condamnèrent à un an de suspension du droit de publier, avec effet rétroactif, soit du 1^{er} octobre 1944 au 1^{er} octobre 1945. L'unique peine qui m'avait été infligée, peine de pure forme, l'a été par deux de mes confrères ! » Et M. d'insister sur le caractère purement formel de cette condamnation en signalant que « dans aucune période de [s]a vie, de longueur égale, il n'a paru autant de livres de [lui] que durant les trois années qui ont suivi la Libération » (*op. cit.*, p. 273). Il vaut la peine de noter ici que le *Journal officiel de la République française* annoncera dans son édition du 1^{er} mai 1947 qu'Audisio et Vildrac, démissionnaires, ont été remplacés au Comité d'épuration par Lucien Scheler et Paul Achard.

1947

6 janvier 1947 : « ... construire une philosophie tout à fait originale à la façon de Schopenhauer, de Hartmann, etc. » – Rien moins que cela, rivaliser avec Arthur Schopenhauer (1788-1860) et *Le Monde comme volonté et comme représentation* ou avec Eduard von Hartmann (1842-1906) et *La Philosophie de l'inconscient*. On verra plus loin que l'ambition de P. était de l'emporter sur Sartre.

5 février 1947 : « J'espère toujours que Paulhan prendra mes *Fêtes de la Mort* pour ses *Temps modernes* » – Paulhan avait fait partie, avec Sartre, Simone de Beauvoir et d'autres, du comité directeur des *Temps Modernes*, dont le premier numéro, daté du 1^{er} octobre 1945, fut édité par Gallimard, qui continuera de l'éditer jusqu'en décembre 1948, mais Paulhan avait aussi créé fin 1945 *Les Cahiers de la Pléiade*, qui avaient choisi « ouvertement la revue de Sartre comme contre-modèle » (A. Cerisier, *Une histoire de La NRF*, p. 468). P. parle ici des *Temps modernes* comme si Paulhan en était une des chevilles ouvrières, et sa lettre du 3 novembre évoquera « la conjoncture Paulhan-Sartre » comme si – habileté ou naïveté – elle entendait jouer sur les deux tableaux. // « Promettez-moi de ne jamais exprimer de “regrets” pour vos “erreurs” comme vous le conseille le *Littéraire*. » – Venant après *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, *Le Littéraire* a paru du 23 mars 1946 au 12 avril 1947 sous la direction de Pierre Brisson ; il sera remplacé par *Le Figaro littéraire* à partir du 19 avril 1947, toujours dirigé par Brisson.

3 mai 1947 : « J'ai lu dans le dernier *Carrefour* que vous aviez refusé de faire une conférence à Bruxelles... » – Né en 1944, après la libération de Paris, *Carrefour* paraîtra jusqu'en 1986. M. y donnera des articles de 1947 à 1954. // « *Le Maître de Santiago* illustre bien cet aspect de vous. » – L'édition originale du *Maître de Santiago*, que P. verra « en vitrine chez Payot » (sa lettre du 4 août) et dont elle donnera peu après sa vision, avait paru chez Gallimard avec un achevé d'imprimer du 7 mars.

11 mai 1947 : « Reçu un mot, très aimable, de Jouhandeau à qui Paulhan avait demandé pour moi *l'Algèbre des valeurs morales*. [...] Son *M. Godeau intime* me semble parfois un peu obscur... » – *Monsieur Godeau intime* datait de 1926 ; *Algèbre des valeurs morales*, de 1935.

8 juin 1947 : « Donc, puisque [...] nous n'avons le choix qu'entre Thorez et De Gaulle : De Gaulle. » – Maurice Thorez (1900-1964) était mineur de fond quand il s'inscrivit en 1920 à la Section française de l'Internationale communiste. Devenu en 1930 secrétaire général avant la lettre du Parti communiste français, il fut l'un des artisans du Front populaire. En octobre 1939, il déserta pour gagner l'URSS. Amnistié en 1944, il fut ministre d'État de 1945 à 1946 et vice-président du Conseil de janvier 1946 à mai 1947.

Lettre de Montherlant du 4 juillet 1947 : « Et puis-je vous demander aussi non de traduire le tout de cet article, certes, qui dans sa majeure partie me paraît un résumé, mais seulement les appréciations qui vous sembleraient devoir m'intéresser. » – C'est à coup sûr un article en allemand, mais lequel ? Et de quand date-t-il ?

18 juillet 1947 : « Le double de ce texte sera donné à Camus pour sa revue *l'Arche*. J'espère qu'il le prendra. » – Créée en 1944 à Alger, par Jean Amrouche et sous le patronage d'André Gide, *L'Arche* avait migré à Paris. Vingt-six numéros parurent, parmi lesquels deux numéros doubles, dont le dernier, 27-28, en mai-juin 1947 – même si la 4^e de couverture porte la date du 15 août 1948. P., comme on voit, arrivait un peu tard, mais elle n'avait pas tort d'associer Camus à la revue, l'homme faisant partie du comité de direction avec Maurice Blanchot et Jacques Lassaigne.

4 août 1947 : « J'ai vu dans *Carrefour* que vous partiez en septembre pour l'Italie et l'Espagne. » – Ce sera Rome, en compagnie de Mathilde Pomès, du 17 octobre au 4 novembre, Rome d'où P. va recevoir (on le verra plus loin) une carte postale qui la fera beaucoup rêver. // « Dites-moi si vos *Garçons* avancent. » – Michel Raimond a retracé dans son édition de la Pléiade toute l'histoire des *Garçons*, des premiers brouillons de 1914 à l'édition posthume de 1973 en passant par le manuscrit de 1929, celui de 1947 et l'édition de 1969. Voici ce qu'il dit du manuscrit de 1947 : « Il a sans doute été progressivement élaboré au cours des années 40, mais c'est en 1947 que Montherlant est parvenu à une mise au point qui [...] lui paraît suffisante pour justifier une éventuelle publication, pour le cas où il viendrait à mourir subitement. Ce manuscrit est précédé d'un avant-propos daté du 18 août 1947. » (R2, p. 1397) Dieu sait que M. annonçait régulièrement la sortie des *Garçons*, mais pourquoi P. lui en parle-t-elle maintenant ? Parce qu'il lui en aurait fait la confidence ? Ou pour avoir lu dans la presse une annonce dans le genre de celle qui avait paru le 24 mai dans *Samedi-soir* : « Spécialiste des mises à mort : les taureaux à Burgos, les femmes avec "Jeunes Filles", Henry de Montherlant s'appête à estoquer les hommes avec "Garçons" » ? M. lui-même, en tout cas, annoncera qu'il travaille aux *Garçons* dans un entretien avec Gérard Ferté qui paraîtra en octobre dans *Les Femmes et la Vie*. La question de P. était innocente ; la réponse que lui fit M. le 20 août le fut moins.

14 août 1947 : « ...j'ai lu aussi, dans le journal *La Suisse*, daté du 12 août, un article sur *Malatesta*, édité à Lausanne. » – Il s'agit de l'édition originale, qui avait paru à Lausanne chez Marguerat en novembre 1946. La première édition française, avec des lithographies d'Yves Brayer, parut chez Lallemand, à Paris, en octobre 1947 et l'édition courante, chez Gallimard, en février 1948, avec un avant-propos daté de décembre 1947. La pièce ne sera pas représentée avant le 19 décembre 1950 (voir à ce propos la lettre de P. du 26 janvier 1951).

23 août 1947 : « Je me demande si j'aurais eu aussi plaisir avec Paulhan, ou Jean Bret. » – Ce Jean Bret n'est autre que le Jean B. qui lui enverra, comme on l'apprendra par sa lettre du 30 décembre, un mandat de 500 francs afin qu'elle s'achète « des bonbons pour le Jour de l'An ». On saura par une lettre du 14 juillet 1949 qu'il était de Montpellier.

23 novembre 1947 : « Je vois dans les journaux cette grève des chemins de fer et je me demande, dans ces conditions, comment vous allez faire pour revenir. » – On l'a dit plus haut en lisant la lettre du 4 août, M. visita Rome en compagnie de Mathilde Pomès, celle-là même qui lui avait inspiré le titre

d'*Encore un instant de bonheur*, entre le 19 octobre et le 4 novembre (Pomès en fit du reste la matière des pages 1 à 86 d'*À Rome avec Montherlant* qui parut en 1951 chez André Bonne), et le 3 novembre P. s'enchantait d'une carte postale qu'elle avait reçue de Rome. Or voici que le 23 elle s'inquiète de savoir si M. est enfin rentré : faire le mort aura permis à l'homme « traqué » de gagner près de trois semaines ! // « À propos, il m'est arrivé avec Paulhan une bien désagréable aventure. Je suis tombée [...] sur son article des *Lettres Françaises* clandestines sur *La Reine Morte* et j'ai frémi d'horreur. » – Pour ce qui est de la revue même, on lira la note sur Paulhan qu'Henri de Meeûs a insérée dans son « Introduction à la Correspondance Poirier-Montherlant 1940-1945 ». L'article qui révolte a posteriori P. avait paru dans le n° 6 d'avril 1943 sous le titre « Réflexions sur *La Reine morte* ». J.-F. Domenget en cite ce passage, qui donne bien le ton de l'article : « Il se dégage à la longue de tant de feux et de glaives une bizarre fadeur, de tant de grandeurs et de noblesse un air larbin. Les hommes vraiment grands n'ont-ils qu'honneur à la bouche, les orgueilleux que glaive au cœur, les amantes que poitrine éclatée ? » (*Montherlant critique*, Genève, Droz, 2003, p. 140).

7 décembre 1947 : « Je voudrais aussi savoir qui jouera Mariana quand votre pièce sera créée au théâtre Hébertot. » – *Le Maître de Santiago*, puisque c'est de cela qu'il s'agit, fut créé le 26 janvier 1948, avec Hélène Vercors dans le rôle de Mariana.

1948

4 janvier 1948 : « Comme Méphisto devant la cuve, il voulait *savoir*. » – On est dans *Faust* évidemment, quand Méphistophélès demande aux animaux ce qu'ils sont en train de brasser dans la marmite de la sorcière et qu'il s'entend répondre : « Nous faisons la soupe des bêtes. » // « J'ai relu *le Songe*. À un certain moment vous dites que sur la ruine de l'amour de l'âme pour Dominique, le désir se lève sans plus un obstacle. » – M. a très exactement écrit : « Dans le vide que laissait l'amour de l'âme en s'effondrant, l'amour du corps trouvait sa place et se dressait sans plus un obstacle. » (p. 288 de l'éd. originale, R1, p. 181). // « ...avec les 500 francs j'aurais pu acheter le bouquin de Byrnes : *Speaking Frankly* et qu'Epting voulait » – James Francis Byrnes (1882-1972) avait été Secrétaire d'État de 1945 à 1947 et c'est à ce titre qu'il participa aux grandes réunions qui se tinrent pendant et juste après la Seconde Guerre mondiale. *Speaking Frankly* conduit le lecteur de la conférence de Yalta en février 45 à la conférence de Moscou qui réunit en décembre de la même année les ministres des Affaires étrangères de l'URSS, des États-Unis et du Royaume-Uni, en passant par la conférence de Postdam en juillet-août, l'accord de Londres en août qui prépara Nuremberg et la conférence de Paris en novembre-décembre sur les réparations imposées à l'Allemagne. L'ouvrage parut en 1947, il fut aussitôt traduit sous le titre *Cartes sur table*.

30 janvier 1948 : « La pureté, à la fin, est toujours blessée, toujours tuée... les valeurs nobles sont toujours vaincues. » – C'est, faut-il le dire, une réplique d'Alvaro dans *Le Maître de Santiago* (I, IV).

13 février 1948 : « ...notamment l'article de Jacques Lemarchand dont vous aviez parlé vous-même dans *Carrefour* » – L'article de Lemarchand, « Les Spectacles : *Le Maître de Santiago* au Théâtre Hébertot », avait paru dans *Combat* le 30 janvier. // « Vous savez que Paulhan a été rayé du titre ? – Faut-il comprendre « rayé du titre des *Temps modernes* » ?

24 février 1948 : « J'ai vu l'exposition du Palais Royal qui m'a un peu rappelé celle du boulevard Montparnasse, il y a de nombreuses années. » – Allusion à l'exposition de 1934 dont P. avait entretenu M. dans sa lettre du 3 juin 1934. Celle de 1948, où l'on vit des manuscrits, des portraits et des dessins de M., se tint du 20 février au 20 mars à la librairie que gérait, sous les arcades du Palais Royal, Paul Morihien, le secrétaire-éditeur de Jean Cocteau. Cocteau écrivit d'ailleurs à cette occasion un texte intitulé « La Mythologie de Montherlant » qu'on lira dans le *Montherlant critique* de J.-F. Domenget, p. 127. // « J'ai vu qu'il avait paru de vous des *Carnets* aux éditions de la Table Ronde : qu'est-ce que c'est que ces *Carnets* ? » – Les *Carnets XLII et XLIII*, qui couvrent les années 42-43, ne devant paraître que plus tard dans l'année, avec un achevé d'imprimer d'avril, P. parle ici des *Carnets XXIX* à

XXXV qui avaient paru en 1947 avec un achevé d'imprimer de mai et qui vont du 19 février 1935 au 11 janvier 1939. Étrange qu'elle ne l'ait pas fait plus tôt.

1^{er} mars 1948 : « Votre “Carnaval Sacré” est très bien, mais l'Appendice, à mon idée, inutile. » – « Carnaval sacré », qu'on lit aujourd'hui dans *Un Voyageur solitaire est un diable*, n'y sera intégré qu'en 1955 avec la parution monégasque d'*Un Voyageur* aux Éditions du Rocher. P. vient de le lire dans la livraison de février de *La Table ronde*. Quant à l'appendice qu'elle trouve inutile, M. s'en est expliqué en tête de l'essai (voir E, p. 445).

14 mars 1948 : « Je me souviens avec amusement que vous avez autrefois écrit “amour” avec un h. » – Un souvenir de l'*Appendice des Lépreuses* : « Ce sont les femmes qui ont fait de l'affection une névrose, et de l'amour-affection [...] cette risible monstruosité, que nous appellerons *l'Hamour*, par le même procédé qu'employa Flaubert quand il créa *hénaurme* : pour en indiquer à la fois la prétention et le ridicule. » (R1, p. 1540). // « Vous et moi, nous sommes “inenivrables” » – Le 4 janvier, citation à l'appui, P. disait à M. qu'elle avait relu *le Songe* et le 26 mars elle reviendra sur l'idylle ratée entre Alban et Dominique. Il ne faut pas chercher plus loin l'origine de son « inenivrables », à condition de lire *Le Songe* dans son édition originale, où le héros déclarait : « En vérité, j'ai eu une amie qui me nommait *l'inenivable*... » (*Le Songe*, Grasset, 1922, p. 213).

samedi soir [mars] 1948 : « Une amie [...] m'envoie cette “Lettre à Montherlant” de Pierre Blanchet. » – L'article de Blanchet, intitulé « Témoignage : Lettre à M. de Montherlant », a paru dans *Combat* le 18 mars, qui était un jeudi. La lettre de P. est donc du 20 ou du 27 mars.

9 avril 1948 : « Passant devant une librairie hier, j'ai vu votre *Malatesta* [...] La flamme de folie, à quoi faites-vous allusion ? » – Le lecteur se reportera d'abord à la lettre du 14 août 1947 quand P. se trouvait en Suisse. Pour la suite, cette flamme qui tout aussitôt l'enivre, c'est un souvenir de la réponse que fait Malatesta à sa femme quand elle lui suggère de postposer son départ pour Rome, le temps de bien voir la folie de son projet : « Laisse-moi mes folies. Un petite flamme de folie, si on savait comme la vie s'en éclaire ! » (I, VIII). // « Cela vous arrive quelquefois, après avoir terminé un ouvrage, d'écrire 3 ou 4 pages de présentation sur lui, et c'est encore meilleur (l'article des *Nouvelles littéraires* sur les *Jeunes Filles* en 1936). » – Une méprise de P., les deux articles « sur » *Les Jeunes Filles* que M. publia en 1936 dans *Les Nouvelles littéraires* n'étant rien d'autre que des extraits de *Pitié pour les femmes*. Elle pensait probablement à « Mysticisme et sensualité » que M. avait publié dans la livraison du 1^{er} octobre 1936 de *La NRF*, p. 709 à 713. // « Et la plus belle phrase du livre : “Dieu ait son âme. Allons dîner.” » – C'est une réplique du cardinal Borgia, à qui l'on vient d'annoncer que le dénommé Tiburzio a été « trouvé mort devant sa maison » (III, IV).

27 avril 1948 : « Vous avez vu *les Mains sales* de Sartre ? » – La pièce avait été créée le 2 avril sur la scène du Théâtre Antoine.

3 juin 1948 : « Je viens de lire votre article de *Carrefour*. » – L'article, intitulé « Les Temps de l'aveuglement », avait paru le 2. Il fut repris dans l'édition de 1955 du *Théâtre* de M. à la Pléiade (p. 547 à 549), et figure évidemment dans l'édition complète de 1972 du *Théâtre* (p. 421 à 423), où il est cependant daté, sans raison, de 1950. Il avait entre-temps paru dans le n° *Spécial Montherlant* de *L'Avant-scène* du 1^{er}-15 mai 1967 (p. 38-39).

1^{er} novembre 1948 : « Quelqu'un de mes amis [...] m'a envoyé votre *Pitié pour les femmes* qui a paru dans *Samedi-Soir* du 23 octobre. » – Georges Place, l'auteur du *Montherlant* publié en 1974 par les Éditions de la *Chronique des Lettres françaises*, ne signale pas d'article de M. dans *Samedi-Soir* avant celui du 15 janvier 1949 sur Carmen Amaya qui sera repris en 1950 dans l'édition originale de *Coups de soleil. Afrique-Andalousie* (La Palatine, p. 120-123).

20 novembre 1948 : « Enchantée [...] que votre *Fils de Personne* va être rejoué. » – La reprise se fit le 14 décembre au Théâtre Hébertot (et P., si on en juge par sa lettre du 12 décembre, se promettait bien d'y aller) avec Claude Dedieu dans le rôle du jeune Gillou, Allain-Dhurtal – qui avait été Don

Bernal lors de la création du *Maître de Santiago* par le même Théâtre Hébertot en janvier 1948 – dans celui de Georges Carrion et Suzet Maïs dans celui Marie Sandoval, la mère de Gillou. *Fils de personne* était précédé de *L'Absence*, une comédie en un acte d'Henri Duvernois.

1949

23 janvier 1949 : « J'ai pensé, si vous trouviez la revue qui le prendrait, à écrire un article : "Les femmes dans l'œuvre de Montherlant" [...]. Cela serait une bonne réponse aux extravagances de Simone de Beauvoir. » – Ces « extravagances », ce sont évidemment les pages 70 à 95, intitulées « Le Mythe de la femme et les écrivains », qui venaient de paraître dans la livraison de décembre 48-janvier 49 des *Temps modernes* et d'où sortira en avril, dans le tome I du *Deuxième Sexe*, « Montherlant ou le pain du dégoût » (à lire dans l'article 63 du site). P., du reste, en reparlera dans sa lettre du 6 février : « Avez-vous lu l'article de Simone de Beauvoir sur vous et les femmes dans les derniers *Temps Modernes* ? » L'auteur des *Jeunes Filles*, J.-F. Domenget l'a bien noté, n'a jamais soufflé mot, en public du moins, du *Deuxième Sexe*, mais, ajoute-t-il, le livre de Sandelion qui parut en 1950 sous le titre *Montherlant et les femmes* pourrait être une réponse à celui de Beauvoir. Sandelion, en l'occurrence, aurait été préférée à P. pour riposter à Beauvoir.

23 avril 1949 : « J'ai lu votre *Étoile du soir* dans *La Table ronde*. » – Il ne s'agit encore à cette heure que de l'essai qui venait de paraître dans *La Table ronde* d'avril et qui donnera son titre au recueil paru peu après chez Henri Lefebvre.

24 mai 1949 : *Demain il fera jour* venait d'être créé le 9 mai au Théâtre Hébertot avec Allain-Dhurtal, qui avait joué Carrion pour la reprise de *Fils de personne*, cinq mois plus tôt, sur la même scène. *Fils de personne*, dont *Demain* était la suite, fut donné systématiquement avant *Demain*, qui fut d'ailleurs un échec. M. en donnera lui-même les raisons dans sa note pour l'édition de la Pléiade : sept actes d'affilée, c'était trop ; les problèmes collaboration-résistance en 1949 gênaient les uns et n'intéressaient pas les autres ; *Demain* était un peu schématique ; le renversement des caractères déconcerta le public. De cette même note on retiendra dès maintenant la conclusion : « M. Michel de Saint Pierre a consacré la presque totalité d'un livre, *Montherlant bourreau de soi-même*, à une analyse très approfondie de cette pièce et des raisons de son insuccès. » (T, p. 555). Quant à l'article de François de Roux que P. cite comme exemplaire, il avait paru dans *Le Figaro littéraire* du 14 mai sous le titre « Un père, armé par M. de Montherlant, tue son fils au Théâtre Hébertot ».

2 juin 1949 : « Je pense écrire le brouillon de l'article : la querelle de *Demain il fera jour*, mardi et mercredi, dès que j'aurai pris connaissance des textes. [...] Mais surtout n'oubliez pas votre propre article dans *Carrefour* qui est le plus mauvais de tous. » – On a vu par ses lettres des 24 et 26 mai tout le bien que P. pensait de *Demain il fera jour* et de *Fils de personne*. L'article qu'elle projette d'écrire, et sur lequel on reviendra en temps utile, paraîtra sous la forme d'une lettre dans *Témoignage chrétien*. Les textes dont elle voudrait prendre connaissance avant de composer le sien, ce sont, comme il ressort clairement de la lettre de M. du 5 juin (« Il manque une ou deux pages dans les épreuves... ») les épreuves de *Demain il fera jour* qui était encore sous presse : l'achevé d'imprimer de la première édition est en effet du 10 juin. L'article enfin de M. qu'elle tient pour le plus mauvais de tous ceux qui ont paru sur *Demain*, c'est celui que l'auteur avait publié dans *Carrefour* le 25 mai, quinze jours après la première, sous le titre « Les Tragédies de *Demain il fera jour* » et dont on lira de larges extraits dans le vol. *Théâtre* de la Pléiade, p. 598 à 602.

Lettre de Montherlant du 5 juin 1949 : « Puisque vous allez les lire, voulez-vous mettre de côté [les articles] dans lesquels on se moque du "couplet" sur la lune et les étoiles. » – Ce « couplet », c'est Carrion qui le récite vers la fin de la pièce : « Comme l'air est entré librement dans cette chambre ! Comme il est libre ! Et les astres n'ont pas de dissensions. Ils suivent leur route, chacun d'eux, sans se heurter l'un l'autre. Et le soleil et la lune se cèdent tour à tour la place, et le font sans jalousie. » (T, p. 587-588). Quant à « la personne qui écrit sur cette pièce en ce moment », c'est à n'en pas douter Michel de Saint Pierre, qui publiera le 2 novembre dans *Opéra* un article intitulé « Montherlant est-il

masochiste ? » en attendant le *Montherlant bourreau de soi-même* qui paraîtra peu après chez Gallimard.

Solstice de juin 1949 : « L'article a paru hier et j'en suis enchantée ! Comme cela rachète les quelques lignes stupides de *Match* où l'on essaye de me faire prendre pour une imbécile (que je ne suis pas !). » – Commençons par *Match*. Il ne peut s'agir que du n° du 21 mai, dont les pages 36 et 37 (qu'illustraient quatre photos de Montherlant, en soldat, en gardien de but, toréant et posant aux côtés de Belmonte : les n°s 121, 154, 188 et 202 de l'*Album Montherlant*) étaient intitulées « Montherlant vous raconte sa pièce et vous dit : "Elle n'aura aucun succès" ». On est censé être le soir même de la première de *Demain il fera jour* et on pénètre avec le reporter anonyme de *Paris-Match* dans l'appartement de l'écrivain, lequel développe longuement l'argument de sa pièce avant d'expliquer pourquoi « le public sera déçu ». Rien que de banal, s'il n'y avait eu le dernier paragraphe de cet interview, sous-titré « Chaque mardi, une lettre. »

En fait, Montherlant ne s'est jamais beaucoup soucié de son public. Juste avant la guerre, quand il publiait la série des *Jeunes Filles*, il affolait toutes les femmes de France avec le personnage de Costals. Le cynisme du nouveau Don Juan fit pousser des cris, ici d'enthousiasme, là de colère, à tous les bas-bleus littéraires. Montherlant resta hautain et discret. Cette distance, qu'il n'a jamais cessé de marquer, fait partie de sa légende. Depuis vingt ans, chaque mardi, il reçoit une lettre d'une femme qu'il n'a jamais vue. Cette correspondante sans espoir se nomme Alice Poirier. Elle a quarante ans. Célibataire, docteur ès lettres, auteur de plusieurs ouvrages de philosophie religieuse, notamment : *Pour revaloriser Dieu*. Elle a, à ce jour, écrit 1.040 lettres. Montherlant répond pieusement, au rythme d'une lettre pour huit. Elle en a reçu 130. Un jour, Alice Poirier a voulu voir son héros. Elle l'informa qu' « étant donné les relevés de son compteur à gaz, une inspectrice se présenterait chez lui le mardi suivant, mardi [sic] à 11 heures. » Montherlant flaira la supercherie. Il fit recevoir la fausse-inspectrice par un faux-agent de police. Le lendemain, il s'excusait de sa plaisanterie et reprenait la correspondance.

Venons-en maintenant à l'article qui a racheté ces « lignes stupides » et pour lequel il faut remonter à la chronique intitulée « Montherlant bourreau de soi-même » que Jean Mauduit avait consacrée à *Demain il fera jour* dans le n° 254 du 20 mai de *Témoignage chrétien*. P. avait répondu par une lettre que Mauduit a reproduite dans le n° 259 du 24 juin avec un article intitulé « À propos de la querelle de *Demain il fera jour*. On nous écrit "La meilleure pièce de Montherlant !" », en faisant précéder la lettre d'un *mea culpa* hors du commun : « À la fin de la chronique consacrée à *Demain il fera jour* j'écrivais – avec quelque superbe : "Peu m'importe que Montherlant a voulu punir son triste personnage. Ni de quoi il a voulu le punir." Cette question qui se refusait à en être une a pourtant reçu réponse : la remarquable lettre que voici. Elle est signée de M^{me} Alice Poirier, docteur ès lettres, auteur de *Aux sources du moi inconnu*. » Suivait, sur deux colonnes, la lettre de P., de quoi compenser largement, en effet, l'article de *Paris-Match*.

10 juillet 1949 : « Mon ami Bret m'écrit que vous êtes à Pampelune et que vous arrivez le 21 à Avignon pour la 1^{ère} de *Pasiphaé*. » – *Pasiphaé* fut en effet jouée en Avignon cet été-là dans une mise en scène de Jean Vilar et avec une musique de Georges Delerue, Germaine Montero jouant Pasiphaé, Madeleine Silvain, la nourrice, François Chaumette, le veilleur, Lorenza Morel, la petite Phèdre et Henri Rollan, le chœur. Disons tout de suite, afin de mieux comprendre la réflexion de P. dans sa lettre du 8 août : « Gide a fait la roue à Avignon », que l'*Œdipe* d'André Gide fut joué dans la même soirée avec la distribution suivante : Jean Vilar dans le rôle d'Œdipe, Madeleine Silvain dans celui de Jocaste, Monique Chaumette dans celui d'Antigone, etc.

14 juillet 1949 : « Il paraît que l'actrice qui joue la jeune fille [dans *Le Maître de Santiago*] est bien moins bonne que ne l'était la femme de Pierre Bourdan. » – C'est Hélène Vercors, de son vrai nom Henriette Rampillon, qui jouait, comme on sait, Mariana lors de la création du *Maître de Santiago*. Bourdan l'avait épousée en secondes noces le 23 décembre 1945.

4 août 1949 : « Indignée du scandale Pétain... » – L'indignation de P. tenait sans doute aux conditions de détention du « plus vieux condamné de France », à quoi le *Paris-Match* du 21 mai, tout justement, avait consacré cinq pages intitulées « Le prisonnier de l'île d'Yeu ». Pétain était assigné depuis

novembre 1945 dans la forteresse de la Pierre-Levée (d'où il ne sera transféré dans une maison de Port-Joinville même, la « capitale » de l'île, que quelques semaines avant sa mort) et l'hebdomadaire avait écrit que la maréchale « croyait » que son mari serait transféré à Bordeaux, où « on lui avait préparé une chambre très bien ». La question alimentait sans aucun doute la presse, qu'elle fût ou non à sensation. // « ...voici que volent dans mon souvenir les poèmes des *Olympiques* : « Ô valeur ! Ô meilleure que les autres !... Dans mes bras, la coupeuse de vent !... » – Ce sont deux extraits du poème « À une jeune fille victorieuse dans la course de mille mètres » (R1, p. 346 et 347).

12 août 1949 : « J'aimerais tant connaître votre réponse dans *Hommes et mondes* sur la question : l'amour est-il un mode de connaissance ? » – La réponse était dans la livraison d'août, p. 554.

16 septembre 1949 : « J'ai lu votre article dans *Carrefour* et j'ai bien aimé les dessins. » – Intitulé *España Sagrada*, l'article avait paru le 15, et il était en effet accompagné de dessins de M. *España Sagrada* donna son titre au volume qui parut fin 1951 chez Dominique Wapler. On le lit aujourd'hui dans l'éd. collective de *Coups de soleil* parue chez Gallimard en 1976.

20 novembre 1949 : « Je vous renvoie à la page 37 de vos *Fontaines du Désir* : "Immense amant..." » – Page 37 de l'éd. originale, s'entend, dans l'essai « Syncrétisme et alternance » (voir E, p. 242).

17 décembre 1949 : « Je suis mécontente – pour votre gloire – du bouquin du petit Michel de Saint Pierre. C'est qu'on sent, d'un bout du livre à l'autre, qu'il a été endoctriné par vous. » – L'irrévérencieuse P. ne fut pas la seule à estimer que l'auteur de *Montherlant bourreau de soi-même* avait été « endoctriné » par son cousin plus que ne l'avait été l'ami Faure-Biguet quand il écrivit en 1941 *Les Enfances de Montherlant*. Cela étant, elle avait aussi de bonnes raisons d'aimer ce livre : « Je le dis avec d'autant plus de liberté que je suis enchantée – vraiment enchantée – de la petite note sur moi. Ah Rilet, là aussi vous lui avez fait la leçon, mais comme vous savez mieux servir ma gloire que la vôtre ! La citation de Sophocle sur Eschyle m'a été droit au cœur. » Une « petite note » qui occupe dans *Montherlant bourreau de soi-même* la moitié des pages 44 et 45 et qui dérive de la lettre qui avait paru, grâce à Jean Mauduit, dans le n° 259 de *Témoignage chrétien*. (Rappelons, pour ceux qui n'ont pas *Fils de personne* et sa suite bien en tête, leurs arguments respectifs. Dans *Fils de personne*, ou *Plus que le sang*, « un enfant est sacrifié par son père à "une certaine idée que celui-ci se fait de l'homme" [...] et par sa mère à "un certain besoin que celle-ci a de l'homme" » (T, p. 212). Dans *Demain il fera jour*, qui se passe en juin 1944 à Paris, le fils, Gillou, veut s'engager dans la Résistance ; le père, Georges Carrion, s'oppose à ce projet avant d'apprendre par une lettre anonyme qu'il risque des ennuis à la Libération ; cherchant alors à se mettre hors d'atteinte, il envoie son fils à la mort.) Voici donc la note de M. de Saint-Pierre :

Dans *Témoignage chrétien*, M^{lle} Alice Poirier a soutenu que l'amour de Georges disparaît peut-être de sa conscience, mais non de son inconscient. « Impossible de perdre l'amour. Ou plutôt, on ne le perd que quand on ne l'a jamais eu ». Et Georges, de toute évidence, aimait dans *Fils de Personne*. Le crime de Georges, ce n'est pas sa lâcheté, c'est de nier son amour. Dès l'instant où il nie son amour, la catastrophe commence de s'abattre sur lui. Si Gillou n'était pas un enfant insignifiant, s'il aimait fortement son père, il pourrait le sauver en affirmant l'amour de Georges, en l'affirmant avec plus d'acharnement que son père ne met à le nier. Alors « la culpabilité ambiguë de Carrion resterait, mais les effets dans le monde en seraient effacés. Il ne recevrait pas de lettre de menace. Il ne serait pas inquiété. Il n'enverrait pas son fils à la mort. »

Saint Pierre, à cet endroit de sa note, admet que « cette thèse est contredite par toutes les explications que Montherlant a données de sa pièce », mais, ajoute-t-il aussitôt, « la signataire de l'article prétend que Montherlant n'y entend rien, et que c'est sans le faire exprès qu'il a écrit un chef-d'œuvre ; ainsi que Sophocle disait d'Eschyle : "Quand il fait bien, il n'en sait rien" (cité par Victor Hugo) ». Et Saint Pierre de commenter : « Voilà une position courageuse de la part de M^{lle} Alice Poirier » et qui « ouvre d'ailleurs un large débat » :

Dès que le génie créateur a lancé des personnages sur la scène et les a irrigués de vie, ces personnages n'appartiennent plus à l'auteur. Leur réalité humaine peut ne plus correspondre exactement à ce que le

dramaturge avait rêvé qu'elle fût. On a écrit des thèses entières là-dessus. [...] En bref, dans la querelle qui divise Montherlant et M^{lle} Alice Poirier, il n'est pas évident *a priori* que Montherlant ait raison...

Ce qu'on comprend moins bien, c'est pourquoi P. écrit dans sa lettre du 17 décembre : « Ah Rilet, là aussi vous lui avez fait la leçon, mais comme vous savez mieux servir ma gloire que la vôtre ! » On gagerait volontiers que la « petite note » fut insérée dans *Montherlant bourreau de soi-même* quand l'auteur avait bouclé son texte (sans quoi il en eût inclus la substance dans le corps même du texte) et qu'elle résulte d'un souhait de M., certes un peu « bourreau de soi-même », mais toujours maître du jeu derrière cette idée que les personnages, une fois créés, échappent plus ou moins à leur créateur et par ailleurs fort heureux que *Demain il fera jour* ait trouvé un ardent défenseur en la personne d'Alice Poirier. Une manœuvre dont elle-même, apparemment, n'eut pas vraiment conscience. Quant à la fin de sa lettre : « Bon aussi, dans le bouquin, la page [31] où les opinions contradictoires sont mises en regard ; j'avais déjà lu cela dans *les Fleurs de Tarbes* au sujet du *Songe...* », c'est une allusion au livre que Paulhan avait publié en 1941 chez Gallimard sous le titre *Les fleurs de Tarbes ou La terreur dans les lettres* et dont la substance avait paru dans *La NRF* en 1936, mais sans la démonstration que Paulhan fera, en prenant l'exemple du *Songe*, pour l'édition en volume de 1941. P. avait d'autant plus de raisons d'être satisfaite de cette page 31 de *Montherlant bourreau de soi-même* que Saint Pierre y citait l'opinion qu'elle avait donnée, dans *Témoignage chrétien*, sur *Demain* et *Fils* : « *Demain* et *Fils* sont de beaucoup les deux meilleures œuvres que Montherlant ait écrites pour le théâtre, et la deuxième encore supérieure à la première... ». On n'est pas loin de ce qu'elle avait écrit dans sa lettre du 24 mai à M. : « *Fils de Personne* est ce que vous avez écrit de meilleur pour la scène, et *Demain il fera jour* en est la conclusion *nécessaire et magnifique*. »

Pierre Duroisin